

LE PRINCE

Du même auteur

ESSAIS

Territoires d'Islam
Sinbad-Actes Sud, 1982

Majnûn et Laylâ
(en collaboration avec André Miquel)
Sinbad-Actes Sud, 1984

ROMANS

Musc
Albin Michel, 2000

Moore le Maure
Albin Michel, 2001

Le Système Boone
Albin Michel, 2002

Le Muezzin de Kit Kat
Albin Michel, 2004

Et le coucou, dans l'arbre, se rit de l'époux
Albin Michel, 2005

Le Vrai Cul du Diable
Le Cherche Midi éditeur, « Styles », 2009

Noon Moon
Le Mercredi des Cendres
Seuil, 2010
Points Thriller n° 2677

Percy Kemp

LE
PRINCE

*Conseils adressés à nos gouvernants,
aujourd'hui malmenés par les événements,
sur les nouvelles façons d'exercer le pouvoir
et le meilleur moyen de le conserver*

Seuil

ISBN 978-2-02-110515-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

« Faisons semblant de contrôler ces événements qui nous dépassent. »

Talleyrand

« Assieds-toi tranquillement au bord de la rivière, tu finiras par voir passer le cadavre de ton ennemi. »

Proverbe chinois, mais aussi bantou

Princes sans patrie ni frontières

Depuis des temps immémoriaux, le jeu du pouvoir et de la domination se sera pour l'essentiel articulé autour du bras de fer opposant le Prince à ses ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur. Très longtemps, ce jeu se sera d'ailleurs inscrit dans le temps long, et déroulé à un rythme lent. Au fil des siècles, des théories politiques et des doctrines militaires portant sur l'exercice du pouvoir comme sur l'art de la guerre se seront imposées, qui reflétaient cet état de fait et reposaient toutes sur l'identification d'objectifs stratégiques ou géopolitiques à atteindre face à un ennemi séculaire stable, identifiable et permanent : des Nykliens maniates¹ d'antan aux grands blocs géopolitiques contemporains, en passant par les cités italiennes

1. Les Nykliens du Mani, dans le sud du Péloponnèse, étaient des familles guerrières rivales habitant souvent le même village et qui, retranchées dans des tours fortifiées parfois distantes de quelques dizaines de mètres à peine, se livrèrent jusqu'au XIX^e siècle des guerres continuelles à coups de boulets de canon tirés sur le sommet de la tour du camp adverse pour causer son effondrement. [Toutes les notes sont de l'éditeur.]

rivales de la Renaissance, les États-nations territoriaux de l'époque moderne et jusqu'aux supporters de clubs de foot rivaux comme Lyon et Saint-Étienne, ou les Rangers et le Celtic de Glasgow.

Récemment, rien n'aura mieux incarné cette pérennité de l'ennemi, comme des enjeux stratégiques et géopolitiques qui lui sont liés, que la Guerre froide, nouvelle guerre de Troie qui opposa un demi-siècle durant le bloc socialiste mené par l'Union soviétique au camp occidental regroupé autour des États-Unis d'Amérique. En ce temps-là, de grands faisceaux, Est-Ouest, traversaient l'espace géopolitique, éclairant un ennemi permanent qui répondait toujours présent, et illuminant des enjeux et des objectifs aussi permanents que lui. Pour effrayants qu'ils fussent, notamment dans leur dimension nucléaire annonciatrice d'un Armageddon toujours possible, ces faisceaux Est-Ouest n'en avaient cependant pas moins été rassurants : par leur stabilité même, par leur inscription dans la durée, par les lignes rouges qu'ils avaient tracées et que les belligérants s'étaient bien gardés de franchir, et par les frontières quasi impénétrables à l'abri desquelles chacun pouvait se dire et se sentir chez lui.

Or, depuis la victoire, il y a un quart de siècle, du camp occidental qui, à défaut de lancer des missiles nucléaires sur son adversaire, avait eu l'excellente idée d'introduire dans ses murs un cheval de Troie

rempli d'or et porteur de tablettes sur lesquelles étaient inscrites les lois du marché, l'espace géopolitique est devenu effroyablement lisse et ouvert : lisse, au point de ne plus offrir au Prince aucune prise, et ouvert au point de ne plus lui donner aucun repère. Depuis, murs et murailles du passé se seront de fait docilement inclinés devant les exigences d'une nouvelle économie mondiale et d'un nouveau marché aux dimensions planétaires, et l'ancienne frontière qui avait jadis séparé le chez-soi de l'étranger se sera estompée face aux torrents du libre-échange et de la libre circulation des biens, des personnes, de l'information et des idées.

Du jour au lendemain, la distinction entre l'ami et l'ennemi s'effaça comme par magie, et l'ancien ennemi pérenne, si menaçant qu'il eût été, mais si rassurant aussi, céda la place à une pléthore d'ennemis qu'on pourrait, au mieux, qualifier de *ad hoc* : ennemis potentiels, ennemis en puissance difficilement identifiables et détectables, ennemis repérables uniquement dès lors qu'ils passeraient à l'action. Et si, du temps de la Guerre froide, un service de renseignement occidental tel le SIS britannique pouvait encore se permettre de planifier longuement et minutieusement, sur deux, trois, voire quatre ans, une opération visant à infiltrer un service adverse comme le KGB soviétique, parce que ce dernier était alors un ennemi pérenne et que les bénéfices escomptés d'une telle entreprise l'étaient tout autant, à présent, face à un ennemi aussi nébuleux et changeant que, disons, la mouvance

Le Prince

islamiste d'Al-Qaïda, qui aura en partie remplacé le vieil ennemi communiste d'hier dans l'imaginaire et les préoccupations du Prince occidental, une manœuvre d'infiltration à long terme, engagée à grands moyens et à grands frais, permettrait au mieux de pénétrer un groupe terroriste donné à l'exclusion de tous les autres, et de faire échouer un seul attentat à l'exclusion de tous les autres.

Ayant très longtemps évolué dans un espace organisé en échiquier, où les pièces étaient toutes aussi identifiables que programmées, le Prince se sera finalement retrouvé au sortir de la Guerre froide évoluant dans un espace qui tenait moins de l'échiquier que du damier. Un damier sur lequel, contrairement aux échecs, les pièces sont différenciées, pions anonymes se ressemblant et se valant tous, le plus insignifiant pouvant, au gré des circonstances et par sa seule situation sur le damier à un moment donné, devenir une reine adverse et, pour le Prince, un ennemi mortel.

Les savants traités des grands maîtres des échecs, sur lesquels il s'était jusque-là appuyé, ne lui étant alors plus d'une grande utilité, le Prince, grand joueur d'échecs lui-même mais contraint par la force des choses à jouer aux dames, se fit donc violence et entreprit diligemment d'apprendre sur le tas. Les anciennes doctrines militaires sur l'équilibre des forces et de la terreur entre les grands blocs cédèrent alors chez lui la place aux exposés sur la guerre asymétrique, la stra-

tégie s'effaçait devant la tactique, les plans quinquennaux s'estompèrent devant les mesures qu'il fallait prendre à chaud, et à la vision à long terme se substitua chez lui le pilotage à vue.

Ce qui, pour autant, ne fit pas de cet excellent joueur d'échecs un bon joueur de dames. L'ennemi auquel il pouvait être confronté un jour donné ne se confondait plus nécessairement avec celui qu'il avait pu affronter la veille, il lui devenait en effet de plus en plus difficile de parfaire sa connaissance de l'adversaire. En outre, une guerre ne ressemblant désormais plus à celle qui l'avait précédée (*la guerre asymétrique n'existe pas vraiment, seules existent en réalité des guerres asymétriques, à prendre au cas par cas*), il lui devenait aussi de plus en plus difficile d'acquérir de l'expérience, puisque l'expérience demeure tributaire de la récurrence. Enfin, en s'entêtant à vouloir donner à son ennemi un nom et un visage stables et reconnaissables pour, à la fois, le diaboliser et se rassurer lui-même, il aura négligé de s'interroger sur les conditions objectives qui profitaient à ce dernier et servaient son dessein.

Pour toutes ces raisons, le Prince se sera retrouvé dans l'incapacité de s'appuyer sur une conception dynamique de l'exercice du pouvoir, qui résisterait à l'accélération du temps et au rétrécissement de l'espace auxquels nous assistons, ainsi qu'à la multiplication, qui en découle, des changements et des bouleversements.

En même temps que s'ouvrait et devenait lisse l'espace géopolitique, s'ouvrait de même façon l'espace économique, les exigences d'un marché désormais mondial mettant à bas les barrières douanières et les remparts protectionnistes du passé et bousculant les anciens prés carrés. L'impératif de croissance, avec ses nouvelles valeurs universelles de compétitivité et de profitabilité, battait de même allégrement en brèche les anciennes valeurs d'identité et de territorialité qui avaient jusque-là servi de socle à l'État-nation du Prince. De fait, si, après le krach de 1929, un président américain avait pu, par simple décision princière, lancer une politique ambitieuse de grands travaux et rendre ainsi vie à une économie moribonde, aujourd'hui, et comme l'atteste la peur panique qui les saisit, nos Princes peinent à trouver une issue à la crise économique et financière sévère qui nous touche, laquelle crise, et quoi qu'ils nous en disent, échappe totalement à leur contrôle: nulle décision qu'ils ont déjà prise ou qu'ils pourraient encore prendre ne peut en réalité y remédier avant l'heure, c'est-à-dire avant que l'abcès n'ait crevé pour se résorber ensuite de lui-même, à son rythme, en quelque sorte, et à sa guise.

S'il en est ainsi, c'est parce qu'en se confondant comme elle le fait désormais avec la croissance, la compétitivité et la profitabilité, en sortant aussi des limites, trop étroites pour elle, des frontières de l'État-nation pour s'étendre indistinctement à tous

les coins et recoins de la planète, l'économie aura cessé d'être, comme son étymologie l'avait voulu, la somme des règles régissant la bonne gestion du foyer, pour devenir l'équivalent d'un organisme vivant qui n'obéit plus aux ordres du Prince mais à ses propres lois. L'économie est de fait aujourd'hui une divinité, un démiurge même. Elle est d'ailleurs parfois l'amie du Prince et parfois son ennemie, mais toujours elle reste son maître, et toujours elle garde une longueur d'avance sur lui.

Pour toutes ces raisons, mais également parce que la connaissance que le Prince pourrait avoir d'un ennemi qui a désormais mille visages différents importe moins que la compréhension qu'il devrait avoir des conditions propices à son avènement et des circonstances qui le renforcent, il m'a paru utile de proposer ici une nouvelle conception, plus dynamique, du pouvoir, et une nouvelle façon, plus maîtrisée, de l'exercer. Toutes deux devraient à mon sens permettre au Prince de reprendre l'initiative perdue et de contrôler à nouveau ce qui, et quoiqu'il s'en défende, doit lui paraître, de là où il se trouve, comme étant désespérément incontrôlable.

Ce n'est qu'alors, quand il aura assimilé cette nouvelle conception du pouvoir et maîtrisé cette nouvelle façon de l'exercer, qu'il pourra espérer redevenir maître de sa propre destinée, gouverner bien et longtemps, être en mesure, lorsque le moment sera venu, de choisir

lui-même son successeur de sorte que son héritage politique puisse perdurer, et laisser à la postérité le souvenir d'un prince avisé et éclairé.

Tout cela, je l'exposerai dans ces pages de la manière la plus claire et limpide possible, loin de toute construction théorique et en m'appuyant constamment sur des cas concrets et des exemples pratiques. Je procéderai ainsi parce que cette nouvelle manière de penser la politique et d'exercer le pouvoir est tout sauf mystérieuse. Bien au contraire, pour qui veut bien la voir, elle est aussi évidente que le serait le nez au milieu de la figure. Pour lui être fidèle et lui rendre pleine justice, je l'aborderai donc et l'exposerai de la façon la plus simple qui soit.

Suivant en cela Démétrios de Phalère¹ qui conseillait au roi Ptolémée de lire des livres traitant de la royauté et du gouvernement car, lui disait-il, « ce que leurs amis n'osent pas conseiller aux Princes est écrit dans les livres », j'avais un instant envisagé de dédier cet ouvrage à quelque Prince d'aujourd'hui dont les qualités de commandement, de prévoyance et de bonne gouvernance auraient forcé mon admiration. Très vite m'était cependant venu à l'esprit ce mot de Denys le Jeune qui disait, lui, que s'il entretenait de savants philosophes et lisait leurs écrits, ce n'était

1. Philosophe et homme politique des IV^e-III^e siècles av. J.-C., disciple d'Aristote. Le Ptolémée dont il est question ici est soit Ptolémée I^{er}, général d'Alexandre puis roi d'Égypte, soit son fils Ptolémée II.

point parce qu'il les admirait, mais parce qu'il voulait être admiré grâce à eux¹.

Cela posé, même avec ce mot caustique de Denys à l'esprit, si j'avais pu trouver un vrai capitaine, à même de mener à bon port le vaisseau débousolé et démâté sur lequel nous nous trouvons désormais tous embarqués, pas un instant je n'aurais hésité à lui dédier le présent ouvrage. Hélas, j'ai eu beau chercher ce chef providentiel partout, nulle part je ne l'ai trouvé. En lieu de quoi, sur le pont de ce navire malmené qui est le nôtre, je n'ai vu que des capitaines autoproclamés qui couraient dans tous les sens tels des poulets qu'on viendrait d'étêter, et d'autres encore qui, sous prétexte de nous sauver du naufrage, s'agrippaient désespérément à nous de crainte de périr en premier.

C'est pourquoi, en lieu et place de ces gens-là qui n'ont du Prince que le nom, je dédie cet ouvrage traitant du pouvoir et du principat à tous ceux, si humbles et si obscurs soient-ils, qui auraient des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, du cœur pour trancher, mais aussi du sang-froid pour ne point s'emporter. Puissent-ils y trouver matière à réflexion et invitation à la justesse de l'action, de manière à ce que chacun d'entre eux soit un véritable Prince, qui dans sa ville,

1. Denys le Jeune, tyran de Syracuse au IV^e siècle av. J.-C., ayant succédé à son père Denys l'Ancien. Platon tenta vainement de le conseiller et de l'influencer.

Le Prince

qui dans son village, qui dans son quartier, qui dans son entreprise, qui sur ses terres, qui parmi ses collègues de travail et qui dans son cercle social ou familial.

Et maintenant, place au lecteur: *Lectori salutem!*

Pour une nouvelle conception du pouvoir et de son exercice

Il y a de cela très exactement cinq cents ans, écrivant à Florence au temps de la Renaissance, Nicolas Machiavel livrait à Laurent de Médicis sa vision de la politique et sa conception du pouvoir, lui prodiguant ses conseils quant à la meilleure façon que le Prince aurait d'atteindre les objectifs qu'il se serait fixés, d'asseoir son autorité et de se garder de ses ennemis, voire de ses amis. Quoique rien ne prouve que le Prince à qui cet ouvrage avait été dédié ait prêté une oreille attentive aux propos de Machiavel, le traité de ce dernier aura au fil des siècles connu une très grande renommée, ayant été lu, et l'étant toujours, par maints Princes et aspirants au principat, qui y puisèrent et y puisent encore ruses et manigances de pouvoir, et stratagèmes et recettes de conquête. Tant et si bien, que le « machiavélisme » aura fini par faire son entrée dans le vocabulaire politique.

Or Nicolas Machiavel écrivait à une époque où le monde était encore pour l'essentiel agraire, quand le pouvoir était intimement lié à la terre et quand des

Le Prince

termes comme « citadelle », « fief » ou « baronnie » n'étaient pas employés, comme aujourd'hui, dans un sens métaphorique, mais dans leur sens littéral. La réalité du monde a cependant radicalement changé depuis le *xvi^e* siècle. Entraîné qu'il est désormais par des tendances qui sont de jour en jour plus lourdes, le monde aura de fait bien plus changé au cours des cent et quelques dernières années, qu'il ne l'avait fait durant les trois ou quatre millénaires qui ont précédé.

Il y a de cela vingt-cinq siècles, lorsque l'Athènes de Périclès était à son apogée, l'Attique comptait à peine deux cent cinquante mille habitants et la planète entière n'en comptait pas plus de cent treize millions (c'est-à-dire l'équivalent, aujourd'hui, de la seule population du Mexique). Ayant à peine doublé dans les mille deux cents ans qui suivirent, la population mondiale finit par atteindre au *vii^e* siècle le chiffre de deux cent dix millions d'habitants. Au début du *xix^e* siècle nous étions pourtant déjà un milliard sur terre, et le mouvement n'a fait depuis que s'amplifier : deux milliards vers 1920, trois vers 1960, et pas moins de sept aujourd'hui. Autrement dit, ces cinquante dernières années, la population mondiale aura plus que doublé, alors qu'entre le *v^e* siècle avant notre ère et le *vii^e* de notre ère il lui avait fallu pas moins de douze siècles pour en faire autant. Alors que Périclès devait administrer quelques dizaines de milliers tout au plus d'Athéniens, les Périclès d'aujourd'hui se doivent,

eux, d'administrer des dizaines, voire parfois des centaines de millions de personnes.

Il y a de cela cent ans, chaque être humain avait théoriquement à sa disposition vingt hectares de terre. Aujourd'hui, nous en sommes à deux hectares par personne, soit dix fois moins. Et demain, la population mondiale continuant d'augmenter, à combien se montera l'espace vital de chacun ? À deux cents mètres carrés ? Puis à vingt ? Puis à deux ? Deux mètres : pas assez pour vivre, certes, mais sans doute assez pour pouvoir, le jour venu, dire, tel le chef germain Boiocale au général romain Avitus qui venait de lui refuser les terres dont son peuple, pourtant allié de Rome, avait besoin pour subsister : « La terre peut nous manquer pour vivre, elle ne nous manquera pas pour mourir. »

Il y a cent cinquante ans, pour prétendre faire partie d'un certain club londonien fondé par et pour de grands voyageurs et explorateurs, il fallait justifier (voyage oblige) d'une résidence qui fût à au moins une journée de cheval de la capitale. À supposer qu'un cheval puisse parcourir cinquante à soixante kilomètres par jour, les candidats éligibles devaient pouvoir justifier d'une résidence qui, au sud de Londres, par exemple, serait située par-delà Tunbridge Wells dans le Kent (à Douvres, disons, ou alors à Hastings). Or si cette règle de la journée de voyage devait être appliquée aujourd'hui, quand on peut en une seule journée rallier Londres à partir du Cap ou de Buenos Aires, ce club-là ne pourrait

Le Prince

accepter comme membres que ceux-là qui pourraient justifier, toujours au sud de Londres, d'une résidence qui serait, disons, à Sydney en Australie. Autrement dit, la vitesse des transports ayant aboli les distances, les dix-sept mille kilomètres séparant aujourd'hui Londres de Sydney aux Antipodes équivalent en mesure de temps aux cinquante kilomètres qui, hier encore, séparaient Londres de Tunbridge Wells dans le Kent.

Il y a une soixantaine d'années, les compagnies aériennes transportaient soixante-cinq millions de passagers par an. Elles en transportent aujourd'hui plus de deux milliards et demi. Autrement dit, en un peu plus d'un demi-siècle, le nombre de passagers aériens aura été multiplié par quarante et aujourd'hui, chaque année, plus d'un tiers de l'humanité prend l'avion. On peut aisément imaginer, au vu de cela, l'augmentation du nombre de malheurs et d'incidents possibles, des accidents aux attentats en passant par les détournements, les retards pris au décollage pour cause de congestion aérienne et les correspondances ratées : autant de tracas supplémentaires pour le Prince.

Il y a un demi-siècle, le volume annuel du commerce international se montait à six cents milliards de dollars. Or, aujourd'hui, il est de quinze trillions de dollars par an. Autrement dit, à valeur égale, la quantité de biens, services et marchandises transportés d'un coin de la planète à un autre aura augmenté de vingt fois en un peu plus de cinquante ans, causant autant de

Du Renseignement entendu comme une arme face aux événements	77
De l'Escompte entendu comme une arme face aux événements	93
De la Mystification entendue comme une arme face aux événements	101
De la Diversion entendue comme une arme face aux événements	107
De l'importance des principes de vie et de gouvernement	114
De la connaissance de soi entendue comme principe de vie et de gouvernement	117
De la maîtrise de soi entendue comme principe de vie et de gouvernement	126
<i>Postface</i>	137



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET, IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 109886 (XXXXX)
Imprimé en France